

Mirko D. Grmek et Louise L. Lambrichs, *Les révoltés de Villefranche. Mutinerie d'un bataillon de Waffen-SS à Villefranche-de-Rouergue, septembre 1943*, Paris, Le Seuil, 382 p., biblio., index des noms propres, ill., ISBN 2-02-029910-0

Si les requins étaient des hommes...
Les guerres, ils les feraient faire par leurs
petits poissons personnels.
Bertolt Brecht, *Kalendergeschichte*

Dans la nuit du 16 au 17 septembre 1943, à Villefranche-de-Rouergue, une sous-préfecture de l'Aveyron, survint un événement sans doute assez rare : une brève mutinerie de sous-officiers et de soldats de l'armée allemande qui tuèrent cinq de leurs officiers, dont le lieutenant-colonel commandant leur bataillon. Cette localité n'était devenue garnison d'une unité des forces d'occupation allemandes qu'au début du mois d'août précédent. Villefranche, une bastide assez bien conservée qui avait été fondée après la guerre de Cent ans pour aider à repeupler les marches orientales de la Guyenne, était alors un tout petit foyer industriel d'intérêt local et un gros marché hebdomadaire, centre de services fréquenté par les campagnards des environs¹. Il serait illusoire d'imaginer que le succès momentané de la mutinerie en avait fait la première ville de France libérée de l'occupation : d'une part, l'entreprise avait échoué, ou à peu près, avant même que ses habitants, citoyens français, réfugiés ou immigrés de provenances diverses, ne sortent

1. H. Enjalbert et G. Gholvy, *Histoire du Rouergue*, Toulouse, Privat, 1987.

de leur sommeil ; d'autre part, ce serait oublier la très brève libération de Dieppe, le 19 août 1942, à l'occasion d'un raid conduit depuis l'Angleterre. Mais, dans les heures et dans les journées qui suivirent, la petite ville et ses habitants assistèrent à la répression sanglante de ce soulèvement sans lendemain et voulurent d'autant moins l'oublier que, dans les jours précédents, ils avaient été les témoins des vexations et des brutalités imposées à la troupe par ses cadres lors d'exercices ou d'entraînements : les appellations d'un lieu-dit suburbain et de la voie principale d'un des faubourgs commémorent donc depuis longtemps le souvenir des soldats qui furent massacrés là par leurs anciens camarades ou fusillés en exécution d'arrêts prononcés par le tribunal militaire de leur division.

Si limitée fût-elle dans ses effets, quand on la situe dans le cours de la Seconde Guerre mondiale en France, en Europe et au-delà, la mutinerie de Villefranche a retenu l'attention intéressée de divers témoins² ou commentateurs et elle a nourri plusieurs publications dont la dernière occupe 380 pages et fait état d'une bibliographie de plusieurs dizaines de références³. Cela pour quatre raisons, au moins, que les interprètes de l'événement recherchent dans des cercles inscrits à des échelles spatiales bien plus petites que celle qui permet de situer les faits eux-mêmes, dans la petite ville de l'Aveyron qui les a vécus.

Première raison. Si l'on néglige l'hypothèse que la révolte aurait éclaté, parmi ces soldats très jeunes, simplement parce qu'ils ne supportaient plus de vivre dans une garnison étrangère et d'y être maltraités par leurs chefs, on peut chercher si la résistance locale ou des services alliés qui visaient à affaiblir le dispositif militaire allemand n'avaient pas incité à ce soulèvement et tenté de le conjuguer avec une opération plus vaste ; les enquêteurs de la gendarmerie et ceux de la police politique allemandes ont d'ailleurs aussitôt envisagé cette question ; mais comme une telle opération n'eut pas lieu, on peut ensuite chercher en fonction de quels objectifs inscrits à plus petite échelle de tels plans auraient été ajournés ou remis, vouant à l'échec l'insurrection de Villefranche. On ne

-
2. Louis Erignac, *La révolte des Croates de Villefranche-de-Rouergue*, Villefranche, 1980, 67 p., ill., est, quelles que soient ses imperfections matérielles, un excellent exemple de ces témoignages directs, parfois naïfs, et de leur fiabilité.
 3. M.D. Grmek et L.L. Lambrichs, *Les révoltés de Villefranche...*, Paris, Le Seuil, 1998.

dispose pas, jusque-là, de documents qui viennent à l'appui de ces supputations.

Deuxième raison. L'unité affectée par la mutinerie, le 13^e bataillon de pionniers, faisait partie de la 13^e division des Waffen SS, donc d'un corps placé sous le commandement direct d'un des plus hauts responsables de la dictature nazie. Pour interpréter l'insurrection de Villefranche comme une lézarde précoce et décisive dans l'instrument militaire de l'appareil central du système totalitaire, on insiste sur le fait que la hiérarchie de la SS a voulu donner le change en faisant le silence sur cette affaire et en rendant vite à leur banalité les lieux où elle s'était déroulée, ce qui revenait à en diminuer l'importance. La loi martiale instaurée à Villefranche au réveil de ses habitants, alors que la répression de la mutinerie était déjà engagée, fut en effet levée moins de deux jours plus tard. Et, une fois punis les acteurs du soulèvement, ses figurants, soit toute la division allemande dont ils avaient fait partie, furent ramenés sans délai en Allemagne, puis réaffectés à un théâtre d'opérations différent, cependant que l'on a repéré des débris du bataillon autrefois stationné à Villefranche dans les camps de concentration de Buchenwald et de Neuengamme — un sort qui inspire une grande pitié, mais qui aurait été, de même, dans un tel système, celui de n'importe quelle unité coupable de rébellion.

Troisième raison. La division en question et le bataillon de Villefranche étaient largement composés de recrues originaires des Balkans, donc nées dans des contrées passées, au fil du XIX^e siècle et au plus tard au lendemain de 1918, de l'empire d'Autriche-Hongrie et de l'empire ottoman aux Etats neufs qui se partagèrent là leurs territoires. Si les officiers supérieurs et les officiers subalternes du bataillon stationné à Villefranche étaient de « vrais » Allemands, *Reichsdeutsche*, et plus souvent des Allemands de souche, *Volksdeutsche*, natifs du Banat, de Hongrie, de Slovénie ou de Croatie, tous de langue germanique et le plus souvent de confession catholique, les sous-officiers et la troupe, levés pour la plupart en Croatie et en Bosnie, étaient à peu près tous de langue slave et de confession musulmane. Cela explique qu'au moment de la mutinerie, les habitants de Villefranche savaient que ces soldats allemands étaient des Croates ; cela ne garantit pas que ces Aveyronnais aient su exactement s'ils provenaient de la Croatie sur laquelle avait régné François-Joseph, de la Croatie sur laquelle

avait régné le roi Alexandre de Yougoslavie assassiné neuf ans plus tôt à Marseille ou de la Croatie taillée par Hitler et Mussolini aux mesures de Pavelic pour servir leurs propres desseins dans les décombres de la Yougoslavie et de ses peuples divisables ; cela ne permet pas de savoir non plus si les Rouergats de l'époque pouvaient distinguer si ces soldats, dont la plupart venaient d'une province de Croatie, se réclamaient d'une nation croate alors confiée par les *Geopolitiker* nazis à la poigne d'un *quisling*⁴ ou d'un royaume de Yougoslavie démembré et réduit à un gouvernement en exil depuis avril 1941⁵.

« Malgré nous », volontaires ou mercenaires... Quelles fussent les circonstances de l'enrôlement de tels soldats, ces recrutements représentaient d'abord, pour le Reich qui commençait à manquer de moyens un double expédient : disposer de plus de troupiers, les utiliser face aux peuples qu'il tentait de subjuguier dans les Balkans en les divisant. Si l'on veut bien se souvenir que les marches militaires où se rencontrèrent là l'Occident et l'Orient virent les Ottomans s'y procurer nombre de janissaires, le roi Louis XV y louer son régiment de Royal Cravate, et la Double monarchie y choisir parmi les « Slaves de l'armée » un Joseph Trotta von Sipolje⁶, le procédé n'a rien de très neuf. Mais la nouveauté y vient peut être, ensuite, de ce que la SS et ses chefs imaginèrent, en cherchant à constituer une division dont les effectifs auraient été exclusivement musulmans, ce qui ne fut jamais le cas de la 13^e, qu'ils pourraient disposer, au service d'une diplomatie qui demeurerait impressionnée par les effets de la révolte arabe pendant la Première Guerre, d'un instrument militaire mieux utilisable dans la péninsule balkanique et au Proche-Orient. Etablir que la mutinerie de Villefranche a provoqué l'affaiblissement des capacités militaires de cette division entraînerait donc qu'elle aurait réduit celles du

4. Du nom de Vidkun Quisling (1887-1945), fondateur d'un parti pronazi norvégien, qui fut chef du gouvernement en Norvège sous occupation allemande à partir de février 1942 ; nom appliqué par extension aux politiciens qui, dans le même temps et de semblables circonstances, acceptèrent de collaborer avec les mêmes occupants.

5. Cf. L.S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, Holt ; Rinehart et Winston, 1958 ; Robert Lee Wolff, *The Balkans in our time*, New York, Norton, 1967 ; J.-M. Le Breton, *L'Europe centrale et orientale de 1917 à 1990*, Paris, Nathan, 1994 (Fac. Histoire).

6. Joseph Roth, *Radetzky marsch*, 1932.

III^e Reich, ce qui ajouterait du corps, ou de la vraisemblance, aux deux raisons précédentes.

Quatrième raison... Toute histoire est une histoire contemporaine, ne serait-ce que parce qu'elle est toujours écrite après les événements qu'elle évoque. Cela entraîne parfois que les événements soient interprétés en fonction de catégories qui leur sont bien postérieures. Par contre, c'est en toute spontanéité, avec une entière charité et sans aucun souci d'aucune interprétation historique que les Villefrancois avaient nommé « avenue des Croates » la *via dolorosa* des insurgés conduits à leur dernier supplice. C'est dans l'officialité et hors de toute considération historique qui les auraient entraîné bien loin de l'événement local qu'ils souhaitaient commémorer qu'ils acceptèrent par la suite que la partie de leur territoire communal où reposent les restes de ces soldats devint un monument aux « martyrs yougoslaves » ; on peut aisément admettre que la recommandation de cette appellation, formulée après la fin de la guerre par les autorités de la République fédérative socialiste de Yougoslavie, visait à augmenter la gloire de cette dernière en lui rapportant le sacrifice des insurgés. De même en laissant dire un survivant de la mutinerie, qui avait pu, en écrivant sa propre histoire pour les commissaires politiques de l'armée de ladite république, évoquer, dans l'intention de se grandir un peu et sans grande possibilité de vérification, des rôles qui auraient été confiés aux insurgés par des agitateurs politiques ou des résistants.

C'est dans ce cadre des réinterprétations intéressées que peuvent intervenir, par la suite, des historiens de la mutinerie de Villefranche qui, voulant l'observer à travers le prisme d'événements bien plus récents, la présentent comme un des hauts faits qui témoigneraient précocement d'une participation organisée de Croates à la lutte contre le III^e Reich et, *ipso facto*, de l'affirmation d'une conscience nationale croate. « Au moment où commence à se former la 13^e division », écrivent les auteurs de l'ouvrage consacré aux *Révoltés de Villefranche*, « Matutinovic y est intégré sur l'ordre de l'armée croate, qui veut s'y assurer un certain nombre de cadres » ; le jeune homme évoqué est entré « comme volontaire dans l'armée régulière croate » et a « suivi une formation d'officier

à Sarajevo, puis à Zagreb et à Stockerau en Allemagne »⁷ ; l'armée en question est celle « du nouvel Etat croate » créé pendant l'été 1941 dont les lecteurs sont invités dès lors à comprendre ce qu'aurait été le double jeu : à l'évidence, au service du III^e Reich⁸, mais opposé à lui en profondeur⁹. Et si les mêmes auteurs assurent que, dans cette division, « les musulmans recrutés de force aux côtés des catholiques se sentent plus solidaires à leur égard du fait de leur commune citoyenneté croate qu'opposés par leur appartenance religieuse »¹⁰, ce qui nous rapproche d'arguments examinés pendant la crise terminale de la Fédération yougoslave, ils rapportent cependant que ce n'est qu'en les rappelant à l'islam que l'imam du bataillon, bon coureur et beau parleur, a retenu la masse des SS de se joindre à la mutinerie¹¹.

Faudrait-il aujourd'hui ne plus évoquer à Villefranche des « martyrs yougoslaves » sous le prétexte que la petite Yougoslavie de la fin de notre siècle n'est plus ni celle du roi Alexandre ni celle du maréchal Tito ? Faudrait-il désormais les définir comme des « Croates musulmans », une expression inusitée à l'époque où ils donnèrent leur vie ? Et pourquoi choisir de mettre de la sorte l'accent sur les musulmans alors que certains des meneurs étaient catholiques ? Plutôt que de reprocher à ceux qui tentent là d'écrire de l'histoire ou de la récrire le fait qu'ils semblent y poursuivre leur guerre par d'autres moyens, on laissera volontiers ces auteurs à leurs interrogations, comme on leur passe de prendre la rivière

7. Cf. M.D. Grmek, *op. cit.*, p. 213. Le slogan du régime croate de l'époque, « *Za som spremni* », était suffisamment général pour permettre de tels détours.

8. Stavrianos, *op. cit.*, cf. note 5, *supra*, rapporte qu'en 1942, Ante Pavelitch, alors à la tête de la Croatie, mettait en avant que de « *great deeds were done by Germans and Croats together* », de grandes actions furent accomplies par les Allemands et les Croates ensemble.

9. On lirait dans un texte bien plus bref que le récit de Grmek et Lambrichs et qui se fonde ici sur les aveux obtenus sous la torture par la gendarmerie allemande que l'« on peut tenir pour acquis que les chefs de la révolte » (de Villefranche) « et ceux qui les suivirent étaient animés de la volonté commune de se joindre — avec les autres unités croates de la région — à la Résistance française ainsi qu'aux Anglo-Américains, dans le but de libérer la Croatie en la débarrassant d'ante Pavelic et en brisant l'alliance que celui-ci avait conclue avec le Reich hitlérien », cf. H. Heger, « Un aspect méconnu de la présence croate en France au XX^e siècle : la révolte de Villefranche... et l'identité collective des insurgés », *Hrvatska/Francuska. Stoljetne povisjene i kulturne veze*, Zagreb, 1995, pp. 243-252.

10. Cf. M.D. Grmek, *op. cit.*, p. 145.

11. Cf. M.D. Grmek, *op. cit.*, p. 183.

d'Aveyron pour un fleuve et même de confondre un imam avec un prêtre... Mais on pourra trouver qu'ils font une mauvaise querelle aux Villefranchois d'autrefois, et peut être à ceux d'aujourd'hui, au motif qu'ils distingueraient mal entre nationalité et citoyenneté. Ces Villefranchois, qui appartenaient certes à une « population... dans l'ensemble... conservatrice », ont en réalité démontré, tant ils firent preuve d'humanité en portant secours à des soldats dans la détresse et tant qu'ils conservent le site de leur martyr comme un de leurs lieux de mémoire, qu'ils ont appris et admis depuis longtemps que les valeurs et les projets de leur citoyenneté commune relèvent d'une ambition bien plus vaste et bien plus généreuse que ceux de nationalismes définis par les héritages du sang familial ou du sol de la paroisse natale et exprimés par la seule fidélité à des filiations.

Pierre-Yves Péchoux